Un pied chaussé et l’autre nu

Je me souviens parfaitement de la lumière qui, ce jour-là, écrasait la vallée de la Meuse et faisait ressortir la grisaille des rochers qui surplombaient le fleuve.
Voilà sans doute pourquoi la vieille avait tiré les épais rideaux de la chambre. Dans sa sollicitude, elle avait jugé que cette luminosité d’été blesserait les yeux de son époux. Elle appelait cela de la dévotion.
La pièce baignait désormais dans une pénombre où flottait une odeur entêtante : un mélange de cire d'abeille, de linge humide et de médicaments.
Aucun miracle n'avait eu lieu.
Il ne restait plus au patriarche qu'à attendre que la mort se décide à agir. Autrefois, à l’entendre dire, le monde était devenu indigne d’être regardé. Il avait donc décidé, pour justifier son repli, d’ouvrir les yeux très rarement. Un souffle irrégulier soulevait le drap blanc qui le recouvrait. Il rappelait qu'une vie s'accrochait obstinément à son enveloppe.
La vieille avait sollicité ma présence.
Pourquoi moi, le jardinier du domaine ?
J’étais l’homme qui s’occupait exclusivement des extérieurs.
Assis sur un tabouret dont le rembourrage craquelé me meurtrissait les cuisses, j’observais ses faits et gestes avec une fascination mêlée de dégoût. Pour se maintenir debout, elle s'agrippait aux rebords d'une chaise. Ses mains, déformées par l'arthrose, tremblaient sous l'effort. Ses phalanges blanchissaient sous la pression. Le moindre mouvement l'épuisait. Elle était anéantie par le chagrin, les privations et les interminables nuits de veille.
Pourtant, incapable de lutter contre une manie, elle s'obstinait à ajuster un pli du rideau ou à lisser un drap froissé.
J’interprétais cette obsession comme une tentative pour remettre un peu d'ordre dans le chaos de la chambre. Jusqu'à son dernier souffle, elle se sacrifierait. Elle s’échinerait à satisfaire le moindre désir et la plus petite faiblesse de son compagnon.
J'avais la conviction que son unique but était désormais d'atténuer les râles qu’il exhalait de sa gorge.
La fatalité frappait.
Pauvre vieille !
Elle avait fait de l’empathie une profession de foi. Ce sacerdoce lui avait façonné l'âme avant d'envahir sa chair. Il érodait sa silhouette jusqu'à la déformer. Sa stature ressemblait à celle d'une ancienne athlète dont le corps conservait la mémoire d'une puissance jadis redoutable. Lorsqu'elle s'adressait à moi, elle inclinait la tête vers l'épaule gauche et esquissait un bref sourire qui éclairait son regard d'une lueur de sainteté artificielle. J'avais parfois l'impression qu'il lui aurait suffi d'écarter les bras pour étreindre toute la misère du monde.
Pourtant, ce rigorisme m'effrayait. Il dissimulait quelque chose d'insatiable. Il saturait l'air au point d’entraver ma respiration.
Malgré le trouble que m'inspirait cette charité ostentatoire, mon esprit ne s'en laissait pas conter. Tant de bonté ne pouvait exister sans dissimuler quelque chose d'inavouable.
Et le vieux ?
Peu de temps après mon embauche, il était tombé gravement malade.

Tel un autel, son lit médicalisé occupait le centre de la pièce. Il était cerné de potences, de tubulures transparentes où couraient des fluides incolores. Des pinces métalliques s'entrechoquaient à la moindre rotation du ventilateur.
Cet attirail ne prolongeait pas la vie : il organisait une interminable agonie, une transition suspendue dans le temps.
Luc, leur fils, se tenait un peu en retrait. Entre eux, le lien du sang s'était figé depuis longtemps. Leur relation frisait la cruauté. Elle était faite de petites monstruosités quotidiennes et de reproches muets. Tout cela finissait par prendre l'apparence du devoir filial. Taciturne, il s'adossait contre le chambranle de la porte.
Cherchait-il à s'échapper ou à bloquer la sortie ?
Son visage, était taillé à coups de serpe. Tout en lui respirait une obstination sombre. À moins que ce ne fût une résignation violente ?
Il guettait sans doute un bruit particulier, un soupir plus profond ou un mouvement presque imperceptible qui viendrait enfin rompre l'immobilité de plomb de la pièce.
Le moribond respirait bruyamment. Bouche grande ouverte, il dévoilait des gencives nues. Il haletait. Chaque effort creusait sa cage thoracique qui laissait échapper un gémissement sifflant : sinistre musique d'un soufflet crevé.
J'avais la certitude que longtemps encore, cet écho d'agonie me poursuivrait à travers les allées du domaine, jusque dans la serre. Cette complainte s'attachait à mes pas, telle une ombre sépulcrale rivée à mes talons de jardinier.

Le vieux n'avait pas toujours été ce naufragé cloué à son lit. Je l'avais connu moins malade. À mes débuts, il promenait sa silhouette de héron le long des massifs de roses. Il marchait d'un pas lent, cherchant vainement à dissimuler la poche en plastique qui pendait sous son large pantalon.
Lorsque la toux le prenait, il portait machinalement ses mains à la bouche. L'expectoration était si profonde qu'elle semblait lui arracher les poumons. Ensuite, les yeux clos et le visage contracté par la douleur, il sortait de sa poche un inhalateur. Il aspirait de longues bouffées jusqu'à retrouver un souffle précaire. Pendant cette crise, ses lèvres perdaient peu à peu leur couleur. Elles se figeaient dans cette pâleur bleutée, cette teinte violacée des morts.

Comment en étais-je arrivé là ?
Comment un homme de ma condition s'était-il retrouvé enfermé dans cette chambre où régnait une atmosphère asphyxiante ?
Pour quelle raison étais-je assis entre une sainte au sourire de cire et un vieillard décrépit ?
Pour le comprendre, il faut remonter trois ans en arrière.

J'étais un homme aux abois. La fermeture des usines du bassin industriel mosan m'avait laissé sur le carreau. Les années de chômage dues à cette catastrophe avaient laminé ce qui me restait d'espoir. Les dettes s'accumulaient. Les rappels de factures étaient bientôt suivis des exploits d'huissier.
Je me souviens de ces journées d'angoisse passées dans mon minuscule logement sous les toits. Je restais constamment aux aguets du moindre bruit. Les pas qui résonnaient dans

l'escalier figeaient mon sang et accéléraient mes pulsations. Je retenais mon souffle jusqu'au retour du silence, ou jusqu'à ce qu'ils continuent leur descente.
Les huissiers gagnaient le dernier étage, le bras serré sur leurs serviettes distendues par les dossiers. Ils arboraient la froideur mécanique des exécuteurs de procédure. L'inventaire allait être rapide : un téléviseur d'occasion, une table en Formica, trois fois rien. Les restes dérisoires d'une vie de labeur.
Le facteur m'inspirait presque autant de crainte. À chaque ouverture de la boîte aux lettres, une boule d'angoisse me nouait le ventre. Chaque enveloppe annonçait une nouvelle mise en demeure, une relance ou une menace de saisie. J'en étais arrivé à laisser les volets obstinément tirés, comme si l'obscurité parvenait à convaincre le monde que je n'existais plus.
Lorsqu'un assistant social du CPAS me convoqua pour me proposer un poste de jardinier dans une propriété isolée sur les hauteurs de la Meuse, j'acceptai sans poser de question. Je n'avais plus le luxe de choisir. Le salaire annoncé me parut presque irréel. Il était étonnamment élevé, suffisamment pour éveiller un doute, mais pas assez pour que je puisse me permettre de le refuser. Quant au logement de fonction, un petit appartement aménagé sous les combles d'une dépendance, il représentait pour moi une délivrance.
J'avais la chance d'échapper enfin aux relances, aux menaces et aux regards de ceux qui m'avaient vu tomber. Je voyais là un nouveau départ. Loin des créanciers. Loin de cette honte qui ne me quittait plus depuis des années.

Dès ma première semaine de service, un malaise s'était ancré en moi. Ce n'était pas la fatigue du travail de la terre, ni la douleur des muscles après une journée passée à entretenir les massifs. Une impression diffuse émanait des lieux, comme si le domaine portait en lui une présence silencieuse.
La propriété s'étendait à perte de vue : écrin de verdure jalousement clos derrière d'anciens murs de pierre étouffés sous le lierre. Au bord de la route communale, les sapins noirs dressaient un rideau si dense qu'il était impossible de voir la demeure. Plus loin, s'étalaient un potager géant et un verger. La famille vivait en autarcie presque absolue : retranchée loin du village, aveugle et sourde à ceux qui le peuplaient.
Luc assurait le ravitaillement de première nécessité au centre commercial de Ben-Ahin. Il en rapportait des sacs de farine, de l'huile et des boîtes de médicaments, qu'il entassait dans le coffre d'une vieille limousine. Ce paquebot de métal restait le seul vestige du temps où ses parents menaient grand train.
Ma tâche était d'une rigueur absolue : maintenir les allées de gravier dans une géométrie parfaite, vierge de toute feuille morte ou pousse sauvage.
Le vieux marchait encore. Il pesait de tout son corps sur une canne surmontée d'une corne de bélier sculptée dans le bois. Depuis l'ombre du salon ou figé sur le perron, son regard me suivait sans relâche. Il exigeait que le gazon soit tondu au millimètre près. Il m'obligeait à entretenir avec un soin particulier les vastes parterres fleuris qui ceinturaient les pelouses. La terre devait être retournée, sarclée, désherbée et nourrie d'un engrais organique dont l'odeur me soulevait le cœur.
— La terre doit être meuble, jardinier, me disait-il souvent d'une voix rugueuse qui me faisait frémir. Regardez-la. Elle respire. Elle absorbe ce qu'on lui donne. Elle digère et, ainsi elle demeure vivante et grasse.

Il se penchait alors avec une lenteur et une raideur d'automate, pour effleurer amoureusement le sol. Puis de ses doigts crochus, il cueillait une poignée de terreau. Enfin, il laissait la terre s'égrener entre ses phalanges.
— Une terre dure est une terre orgueilleuse, une terre qui refuse de recevoir. Et ce qui refuse finit toujours par être forcé, jardinier !
Il levait ensuite ses yeux vitreux vers moi. Ce regard vide de toute chaleur me mettait profondément mal à l'aise.
— Je ne tolère ni les mauvaises herbes, ni les zones desséchées. Si je trouve la moindre négligence, je considérerai que vous avez manqué à votre devoir. Dans ce cas, vous n'aurez plus votre place ici. Vous retournerez d'où vous venez.
Il marquait une longue pause, savourait l'effet de ses menaces afin que je puisse mesurer le poids exact de ses paroles.
— Ai-je été suffisamment clair ?
Soumis, je hochais la tête et je reprenais ma besogne.
Qu'aurais-je pu faire d'autre ?
La rue m'attendait si je bronchais.

La vieille régnait sur l'intérieur avec une égale rigueur. Elle passait ses journées à frotter les parquets, gorgeant le bois de cire et récurant à grande eau les dalles du vestibule. Pourtant, sous le parfum des produits, une odeur tenace empoisonnait l'air : un relent lourd, ammoniaqué, fleurant l'urine séchée, la maladie honteuse et la pourriture lente des vieilles maisons.
Un matin d'automne, en lui apportant un panier de pommes cueillies au verger, je la vis opiner du chef : un mouvement saccadé de poupée désarticulée. Le sourire qu'elle me décocha alors me glaça jusqu'à la moelle.

Une infirmière nommée Clara m'avait marqué. Son souvenir était resté gravé dans ma mémoire. Elle avait été la seule véritable note de couleur dans cette fresque monochrome. Elle ne démontrait nullement l'attitude paysanne qui caractérisait les filles du village. Native de la périphérie liégeoise, elle aimait bavarder. Son accent bien typique et son insouciance me ravissaient.
Elle était arrivée un lundi matin, un grand sac à dos en toile passé sur l'épaule. Contrairement aux autres auxiliaires de vie qui l'avaient précédée, Clara possédait une vitalité contagieuse qui semblait dissiper l'austérité ambiante. Elle n'avait pas peur du silence qui régnait et faisait tout pour le meubler. Elle chantait « Valeureux Liégeois » en désinfectant le matériel médical, en changeant les draps souillés, en lavant « les bijoux de famille » du vieux : un sacrilège qui faisait froncer les sourcils de la vieille. Mais Clara s'en moquait éperdument. Elle cherchait simplement à remplir sa fonction de soignante et à apporter de la vie là où la mort avait déjà pris ses quartiers.
Très vite, un rituel secret s'était installé entre nous. Vers onze heures, sous prétexte de venir jeter les pansements et les couches-culottes dans la poubelle, elle me rejoignait dans la serre où je bouturais les géraniums et mélangeais le compost. Elle s'appuyait contre le montant métallique, ajustait son tablier blanc avant de se réchauffer les mains autour d'une tasse de café. Préparer du café pour elle était la tâche que je m'assignais : cette boisson avait le goût

de la désobéissance, mais surtout celui d'un doux répit. C'étaient les seules minutes de la journée qui m'appartenaient.
— Ce domaine me flanque les jetons, m'avait-elle confié tout en continuant à observer les nuages sombres qui s'amoncelaient au-dessus des eaux grises de la Meuse. Ce n'est pas la maladie du vieux qui m'inquiète le plus, vous savez. J'ai vu des agonies bien pires au CHU. J'ai soigné des corps dévastés par le « crabe ». Ce n'est pas cette tumeur maligne qui m'effraye, c'est l'ambiance qui règne ici. J'ai l'impression que chaque pierre retient son souffle… et surtout que les murs écoutent. Et la vieille femme… vous avez remarqué la manière dont elle se comporte ? Elle apparaît toujours comme quelqu'un qui glisse sur le sol. Si je me retourne pour ranger une seringue, elle est là, en train de m'épier avec son sourire de madone en faïence. Ça me donne la chair de poule.
Je m'étais contenté de remuer vigoureusement la terre noire déposée dans mes pots. Mon regard fuyait. Il refusait de croiser ces yeux quémandeurs. Je connaissais trop bien cette sensation d'étouffement pour prendre le risque de l'alimenter, de lui donner corps par des mots.
— Ne faites pas attention à tout cela, Clara, lui avais-je répondu d'une voix presque inaudible, le regard obstinément fixé sur mon plan de travail. Ce sont des gens très âgés. Ils ont leurs habitudes, ils vivent totalement repliés sur eux-mêmes. Contentez-vous d'assurer votre service, encaissez votre chèque et ne cherchez pas à comprendre le reste. C'est le secret de la tranquillité ici.
Mais Clara était dotée d'un sens de la justice chevillé à l'âme.
Au fil des jours, ses remarques s'étaient faites toujours plus aiguës, rendant nos fugaces entretiens de plus lourds de présages.
Elle avait remarqué que la vieille gérait le stock de médicaments avec une rigueur militaire. Suspect ! avait-elle affirmé. De surcroît, elle enfermait des flacons de verre bleu dans le tiroir de son secrétaire, gardant la clé autour du cou, dissimulée sous un camée.

Maintes fois, Clara avait tenté d'explorer la demeure. C'est ce qu'elle m'avoua lors de notre ultime rendez-vous dans la serre. Durant son récit, sa voix chevrotait non de froid, mais d'une terreur profonde.
— Cette nuit, pendant ma garde, vers deux heures, je suis descendue à la cuisine pour prendre un verre d'eau. J'avais besoin d'avaler un paracétamol pour calmer ma migraine. Venant du sous-sol, j'ai entendu des gémissements étouffés, une sorte de plainte rythmée. J'ai voulu m'y rendre. Hélas, la porte était fermée à l'aide d'un énorme cadenas !
Le lendemain matin, quand j'ai parlé à la veille du bruit bizarre venant de la cave, elle m'a répondu avec son calme ecclésiastique qu'il s'agissait simplement d'une réaction normale de vieilles canalisations. Mais je n'y crois pas une seule seconde !
Et Luc… quand il aiguise ses outils de coupe, il me regarde d'une façon lubrique et menaçante. Je ne me sens plus en sécurité ici. Je suis sûre qu'ils cachent quelque chose d'affreux !
À cet instant précis, un frisson glacé me parcourut l'échine. Je savais, d'instinct, qu'il fallait impérativement qu'elle se taise. Elle devait abandonner toute exploration. Ce serait pour son propre bien, et pour le mien. Si elle provoquait un scandale, la police de Huy débarquerait, la

presse s’en mêlerait et le domaine fermerait ses portes. Je serais instantanément rejeté à la rue, privé de mon unique gagne-pain, livré à nouveau aux huissiers de justice.

La lâcheté la plus pure avait dicté mes paroles d'avertissement.
— Laissez tomber tout cela, Clara, je vous en supplie. Ce ne sont pas nos affaires. Vous allez finir par vous faire renvoyer sur-le-champ. En plus, vous aurez de graves ennuis avec l'agence d'intérim qui vous a mandatée. Pensez à votre avenir. Ne fouinez pas dans leurs secrets de famille.
Elle m'avait regardé avec une pointe de déception. Une lueur de mépris était apparue dans ses grands yeux d’ordinaire si doux.
— Vous avez tout simplement peur d'eux. C'est ça, la vérité ! Vous préférez fermer les yeux sur ce qui se passe ici. Vous avez décidé d’ignorer tout et cela pour garder votre petite chambre minable. Vous serez mort avant le vieux.
Je l’avoue. J’avais choisi de me maintenir dans le confort de mon aveuglement volontaire.
Dès le lendemain de cette conversation, Clara ne se présenta pas à son service du matin. L'horloge de la cuisine sonna huit heures, puis neuf heures, sans que le bruit de ses pas ne retentît dans le vestibule.

La vieille vint me rejoindre dans le verger, un grand panier d'osier vide à la main. Elle marchait de son pas de tortue.
— La petite Clara nous a quittés de façon bien soudaine, m'annonça-t-elle d'un ton mielleux. Une urgence en ville, paraît-il. Elle est partie par le bus du TEC à six heures ce matin, sans même prendre la peine de me dire au revoir. C'est vraiment dommage, elle commençait tout juste à s'habituer à nos petites routines.
Je n'avais pas prononcé un mot, me contentant de hocher la tête en feignant la surprise. Mais j'avais immédiatement remarqué, en jetant un coup d'œil furtif vers le premier étage, que la fenêtre de la chambre qu’elle occupait lors de ses nuits de répit, était masquée par un large drap noir.
Profitant de la sieste des époux, je me faufilai dans la pièce. Balayant l’espace du regard, je vis que le lit n'avait pas été défait : les draps étaient restés parfaitement tendus. Plus troublant encore, sa brosse à cheveux, celle avec laquelle elle se coiffait chaque midi devant le miroir du couloir, gisait sur le rebord de la table de nuit. Elle était partie sans ses effets personnels. Il ne s’agissait pas d'un simple départ.
La situation était catastrophique.
Mon silence l'était davantage.

Au cours de mes trois années de servitude, plusieurs jeunes femmes se succédèrent pour soigner le vieux dont la mémoire et le corps déclinaient inexorablement. Un scénario se répétait. Aucune de ces filles ne prenait racine. Elles peinaient quelques mois tout au plus, puis elles s'évanouissaient du jour au lendemain, sans laisser la moindre trace. À chaque départ impromptu, la vieille venait me rejoindre au jardin. Elle m'annonçait la fin du contrat d'un ton détaché.

— La pauvre petite ! Elle n'a pas supporté l'isolement, murmurait-elle. Ce matin, elle a pris ses cliques et ses clacs et hop ! Vive la liberté. C'est bien dommage ! Elle était si douce, si serviable, et mon mari l'appréciait beaucoup.
Elle prononçait ces mots en affichant une mine désolée tandis que ses mains lissaient machinalement le devant de son tablier.
Je feignais de partager son regret, tout en enfonçant de nouveau ma bêche dans la terre du potager.
Ce rituel, nous le répétions comme un jeu de rôle : elle faisait mine de déplorer la fragilité des jeunes citadines, et je faisais mine de la croire.
Pourtant, un doute s'enracinait dans mon esprit. Le premier bus passait très tôt et l'arrêt se situait à trois kilomètres d'ici. À cette heure-là, j'étais déjà sur pied. Je n'avais pas entendu le grincement de la grille. À l'instant, elle était toujours verrouillée pour la nuit. Rien. Juste le cocorico du chef du poulailler pour troubler ce silence de plomb.
Ce jour-là, un détail vint enrayer la mécanique. Alors que je traversais le vestibule pour prendre une bouteille d'eau dans le réfrigérateur, mon regard fut attiré par la console du hall. Une pince à chignon y était posée. Or, ma patronne avait les cheveux très courts : une telle attache ne lui servait à rien. Et puis, il y avait ce parfum de violette qui flottait encore dans la pièce.
Et moi… j'étais trop lâche pour creuser la question. Trop endetté pour risquer ma place. Trop reconnaissant envers ce salaire qui me permettait de manger à ma faim et de garder un toit décent.
Alors, en présence de la vieille, je courbais le front d'un air entendu, murmurais les banalités de circonstance et retournais bien vite à mes plantations. Je faisais semblant de croire à ces départs soudains, à ces filles de passage qui finissaient toujours par se lasser de la monotonie de la vallée de la Meuse.
Pourtant, une question me taraudait. Pourquoi aucune d'entre elles ne revenait-elle jamais chercher leurs affaires ? Tout restait là.
Mais où étaient-elles passées ?

Ce fut au cours de mon deuxième printemps que les premières anomalies apparurent sous le tranchant de mes outils. Ce jour-là, mes dénis volèrent en éclats.
Le vieux, rendu tyrannique par la maladie, m'avait ordonné de redessiner le parterre de roses rouges. Le massif était isolé dans un coin reculé du parc, dissimulé derrière une haie de troènes : un endroit où l'ombre et le silence s'étaient donné rendez-vous. J'obtempérais. Je creusais profondément car il était question de nourrir les rosiers avant l'été. Une folie.
C'est en retournant cette terre, que ma bêche buta sur quelque chose d'anormal. Ce n'était pas le choc net d'une pierre de calcaire, ni le craquement d'une racine. Je discernai un bruit étrange, étouffé, mou : le froissement humide d'une matière épaisse qui cédait sous le métal.
Je m'arrêtai net. Durant quelques secondes, je restai la main crispée sur le manche en bois, le cœur battant à tout rompre.
Une vieille canalisation ?
Je posai mon outil et m'agenouillai pour dégager la terre à mains nues. Mes doigts rencontrèrent une surface tissée de mailles plastifiées : une toile verte, genre de matériel ultrarésistant que Luc utilisait pour protéger sa réserve de bois. Je tirai dessus de toutes mes

forces, mais elle résistait, ancrée profondément dans l'argile. Je tirai encore en dégageant les bords. Une horrible intuition m'envahit. La bâche n'était pas là par hasard : elle enveloppait une forme lourde et volumineuse.
Le plastique finit par céder. Une poche d'air s'échappa et me frappa de plein fouet : une puanteur atroce, une odeur de putréfaction. Un liquide noirâtre suintait déjà sur mes mains. Je bondis en arrière. Mes jambes tremblaient, refusant de me porter, tandis que la nausée me montait aux lèvres.
Malgré la terreur qui me tordait les entrailles, je voulais savoir. Je m'apprêtais à surmonter ma peur pour creuser encore quand, soudain, je sentis une présence dans mon dos. Une ombre venait de couper la lumière du soleil. Je me retournai d'un bloc.
Luc était là. Dressé à quelques mètres à peine, il me fixait. Son regard était rivé sur mes mains couvertes de boue et d'une substance noire. Son poing serrait le manche de sa hache de bûcheron. Le fer poli brillait. Ses traits n'étaient plus qu'un masque vide de toute émotion. Pas de colère, pas de surprise : rien. Cette absence totale d'humanité me glaça.
— Le père a changé d'avis, dit-il enfin d'une voix monocorde, comme s'il récitait un texte appris par cœur. Il ne veut plus qu'on creuse dans cette zone.
D'un coup de menton sec, il désigna le trou béant.
— Rebouchez tout. Maintenant.
Je restai figé, la gorge sèche. Ma salive avait un goût de cendre.
— Mais… Luc… il y a quelque chose là-dessous, balbutiai-je en pointant la toile verte. Une bête morte ? Peut-être un chien, ou…
Il fit un pas vers moi. Un seul, mais empreint d'une telle agressivité que je reculai encore.
— Rebouchez, répéta-t-il de sa voix sans timbre.
D'un geste distrait et presque involontaire, sa hachette glissa légèrement le long de sa cuisse. Sous un rayon de soleil, le tranchant du fer jeta un éclair d'argent.
J'obéis, terrassé.
L'argile collante retomba en blocs denses sous les coups répétés de ma pelle, recouvrant progressivement la bâche et étouffant l'odeur nauséabonde. Cette besogne n'apaisait en rien les battements de mon cœur.
Luc resta planté là jusqu'à la dernière pelletée. Il prit le temps de fumer deux cigarettes dont la fumée âcre s'effilochait lentement dans la ramure des sapins. Quand le niveau du sol fut redevenu parfaitement plat, il écrasa méthodiquement son mégot du bout de sa bottine et repartit vers la remise.

Ce fut exactement trois jours après cette scène d'épouvante, par le plus pur des hasards, que je mis la main sur le journal intime de Clara. J'avais entrepris de nettoyer la serre de fond en comble et de frotter les vitres envahies par la mousse. En déplaçant une lourde auge à terreau, mes doigts frôlèrent un objet cartonné, coincé contre la paroi : un petit calepin de poche, celui-là même qu'elle gardait toujours dans la poche de son tablier.
Mes genoux fléchirent sous le poids de l'émotion. Je m'assis sur une caisse de bois et, d'un geste lent, je commençai ma lecture. Les premières pages présentaient une écriture ronde décrivant des faits anodins. Puis, au fil des feuillets, les lettres se déformaient, trahissant une panique croissante. Je dévorai chaque ligne, les yeux écarquillés. Au fil des révélations, je découvris qu'un certain lundi, la vieille l'avait surprise en train de fouiller dans son secrétaire.

Elle ne l'avait pas sermonnée, se contentant d'exposer son sourire figé. Mais ses yeux étaient vides de toute humanité et Clara s'était demandé si la vieille ne calculait pas la manière de la punir.
À la page suivante, Clara évoquait le vieux. Elle le décrivait comme un véritable monstre. Alors qu'elle changeait ses flacons de perfusion, il avait attrapé son poignet avec une force surhumaine (une vigueur impensable pour un homme prétendument mourant) avant de lui murmurer : « Tu es trop curieuse, ma petite fille. Tu es aussi gourmande de secrets que la terre de mon domaine. »
Clara espérait pouvoir s'enfuir en empruntant le dernier bus. Hélas, Luc avait déjà verrouillé la grande grille et garé la voiture dans le garage fermé à double tour. Elle était prise au piège.
La toute dernière page avait été rédigée à la hâte. Elle était datée de la veille de sa prétendue démission. Elle avait de nouveau fureté dans le secrétaire et y avait trouvé des flacons bleus dissimulés sous une liasse de papiers. Ils contenaient un puissant sédatif bien connu des soignants.
Pour qui le contenu des flacons était-il destiné ?
Dans quel breuvage, la vieille allait-elle le verser ?
Et surtout, pourquoi ?
Pendant qu'elle passait au peigne fin le contenu des tiroirs, Luc s'était placé derrière la porte close. Clara avait entendu le grincement de sa hache.
Le récit se terminait par ces mots, griffonnés dans un ultime élan : « Si quelqu'un, un jour, trouve ce carnet… ne les laissez pas s'en sortir ainsi. Vengez-moi. »
Je restai de très longues minutes le carnet entre les mains, des larmes amères coulant le long de mes joues. J'étais désormais celui qui détenait la vérité, le seul à posséder la preuve matérielle et irréfutable que Clara n'était jamais montée dans le bus.
Une panique viscérale me submergea.

Si Luc entrait à cet instant dans la serre et me surprenait en possession de ce calepin, je savais qu'il m'arriverait quelque chose d'horrible.
Alors, poussé par un lâche instinct de conservation, j'accomplis l'acte le plus honteux de toute mon existence. J'ouvris d'un coup sec la trappe du poêle à bois qui servait à chauffer la serre et y jetai le carnet. J'observai les pages se tordre, se consumer et se transformer en cendres grises, emportant avec elles le dernier cri de détresse de la fille. J'effaçai sciemment sa dernière trace uniquement pour sauver ma propre peau.
À partir de ce jour, mon existence bascula dans une paranoïa permanente. Chaque fois que mes pas croisaient ceux de Luc, j'avais l'intime conviction qu'il parvenait à lire ma culpabilité sur les rides de mon visage. Tout en m'observant, il affûtait sa hache avec une application terrifiante. Le crissement strident de la pierre à aiguiser sur le métal devint le fond sonore de mes journées, me rappelant à chaque seconde le prix terrible de mon acte.

Me tirant de mes sombres réminiscences, le vrombissement d'une moto de grosse cylindrée déchira soudain le silence. La pétarade nous parvint de la route communale. Elle était si agressive qu'elle aurait pu faire vibrer les vitres de la serre.
Ce grondement mécanique arracha la maîtresse du chevet du malade.

J'imaginai sans peine le manège : la mère postée à la fenêtre de la chambre, le fils aux aguets sur le seuil de la remise.
Nous vîmes alors apparaître un engin qui franchissait la grille ouverte. Il s'agissait d'une Ducati rouge, une machine de compétition nerveuse qui dévorait les graviers de l'allée. Elle surgissait telle une anomalie technologique moderne au milieu de ce mausolée où rien ne semblait avoir bougé depuis des décennies.

Moi, l'homme désargenté, j'avais toujours été fasciné par cette marque italienne. Durant mon adolescence, j'avais rêvé de pouvoir enfourcher cette sorte de monture. Elle m'aurait offert cette liberté insolente que je n'avais jamais pu obtenir. Voir cette éclaboussure de rouge violait le calme de la propriété me fit un effet électrisant.
La belle mécanique s'arrêta pile devant le perron. Le moteur continua quelques secondes à vibrer, avant de mourir dans un dernier souffle. Le calme plat reprit aussitôt possession des lieux.
La vieille dévala l'escalier dans une hâte surprenante et traversa le vestibule sans traîner ses charentaises sur le carrelage. Ces dernières n'émirent pas ce frottement sourd que je connaissais par cœur.
La motarde, quant à elle, s'apprêtait à découvrir la grande demeure. Avec son entrée imposante, ses fenêtres à petits carreaux et sa toiture d'ardoises sombres, la bâtisse avait dû impressionner les visiteurs d'autrefois. Construite bien avant la crise de 1929 par un riche industriel hutois ayant fait fortune dans la métallurgie, elle avait été conçue pour recevoir la haute société. Ses jardins géométriques, ses pelouses impeccables et ses allées avaient été façonnés pour organiser des réceptions mondaines.
Mais cette époque de faste était révolue depuis bien longtemps. Derrière la façade, quelque chose pourrissait, tout comme dépérissait le vieux, prisonnier de sa déchéance. Ici, dans cette enclave, il attendait sa fin.
Toutefois, les extérieurs survivaient grâce au soin maniaque que le vieillard m'imposait, semaine après semaine. Cela relevait d'une mise en scène, un écran de verdure qui camouflait le désastre intérieur.
La motocycliste retira calmement le GPS fixé au guidon. Elle n'en avait manifestement plus besoin. Elle savait exactement où elle venait d'atterrir. Après avoir enlevé son casque intégral, elle se présenta devant nous.
Apparaissait une jeune femme au visage fermé, d'une trentaine d'années, mince et visiblement athlétique. Elle était moulée dans une combinaison en cuir noir qui lui faisait comme une seconde peau. Elle se dirigea d'un pas ferme vers la porte d'entrée.
C'était elle. L'auxiliaire de vie engagée pour remplacer l'infirmière, partie si soudainement.
J'aperçus Luc qui étudiait la scène.
Depuis ma sinistre découverte dans le parterre de roses, je soupçonnais qu'il supportait mal sa condition d'exécuteur des basses œuvres. J'avais souvent pensé, en le voyant fendre son bois avec rage, qu'il rêvait secrètement de quitter cet endroit. En le regardant, une question me revenait toujours à l'esprit.
Protégeait-il un terrible secret contre son gré ?
Par soumission filiale, était-il devenu le garde-chiourme d'une horreur que personne ne devait jamais découvrir ?

La jeune femme atteignit les dernières marches. Elle tendit sa main gantée vers le heurtoir, mais elle n'eut même pas le temps d'en frapper le bois. La porte s'ouvrit instantanément. L'avait-elle attendue, tapie dans le vestibule ?
Face à la nouvelle venue, la septuagénaire afficha le sourire qui lui éclairait artificiellement le visage, tandis que ses yeux restaient parfaitement froids. Ils parcoururent, avec insistance, la silhouette de la visiteuse : son blouson de cuir noir, ses bottes, son allure résolument moderne et singulière. Puis, elle s'écarta et l'invita à pénétrer dans la demeure.
Dès que la jeune femme eut franchi le seuil, la lourde porte se referma derrière elle avec un bruit sec.
Je me demandai quel effet cette demeure allait produire sur la fille ?
Je me souvenais avec amertume de ma propre arrivée. J'étais certain qu'au même instant, le même malaise la saisirait. Qu'elle éprouverait, elle aussi, cette irrépressible envie de rebrousser chemin. L'air intérieur était chargé d'une odeur impossible à masquer : une effroyable odeur de maladie, de mort en sursis. Pourtant, tout avait été nettoyé à grande eau, ciré et briqué avec soin.
Assainir, pour cacher quoi ?
Pour dissimuler la pourriture sous le vernis ?

Le surlendemain de l'arrivée de la motarde, un événement inattendu vint briser la routine. Vers quatorze heures, une petite voiture blanche frappée du logo officiel de la commune de Huy s'arrêta juste à côté de la Ducati. Un homme vêtu d'un complet gris, portant une sacoche en cuir sous le bras, s'avança d'un pas assuré vers le perron. Il frappa à la porte. Dès l'ouverture, il se présenta.
— Bonjour Madame. Jacques Vandamme, inspecteur social du CPAS. Je viens vous rendre visite au sujet de votre employé pour un contrôle annuel.
Du bout de son index, la maîtresse des lieux lui fit signe de se diriger vers le massif de troènes.
Sécateur à la main, je reçus aimablement l'inspecteur. Une poussée d'espoir me submergea. Je détenais une occasion unique, la chance inespérée de tout lui révéler. Je pouvais l'entretenir de la disparition de Clara. J'étais en mesure de briser un pacte de silence.
Mais avant même que l'inspecteur social n'ait pu m'entendre, la vieille apparut dans son dos. Elle était flanquée de son fils. Tous deux s'étaient glissés sans un bruit à nos côtés.
— Re-bonjour, Monsieur l'inspecteur, chantonna la vieille de sa voix la plus mélodieuse. Quelle agréable surprise. Nous n'attendions pas votre visite de contrôle avant le milieu du mois.
Vandamme la salua en retour, un rien intimidé par l'atmosphère étrange qui se dégageait du couple.
— Je viens effectuer un contrôle, Madame, répondit-il en ouvrant sa sacoche. Je suis ici pour m'assurer que les conditions de travail de votre jardinier sont toujours parfaitement conformes à notre convention de réinsertion sociale, et que son intégration se déroule au mieux de ses intérêts. Puis-je lui parler quelques instants en tête-à-tête ?
La vieille tourna alors lentement la tête vers moi. Son regard croisa le mien avec une intensité terrifiante. J'y découvris un avertissement muet, une promesse de châtiment si je commettais l'erreur monumentale de raconter.

Derrière elle, la main de Luc descendit, d'un geste fluide, vers l'étui de cuir fixé à sa ceinture, où reposait sa hachette.
— Mais bien sûr, Monsieur l'inspecteur, gazouilla la vieille. Notre jardinier est un excellent élément, un travailleur d'une discrétion exemplaire. Nous le considérons désormais presque comme un membre de la famille. Allez-y, je vous en prie, parlez-lui autant que vous le souhaitez. Nous vous attendrons dans le salon pour signer les différents documents de renouvellement.
Jacques Vandamme sortit de sa mallette un bloc-notes. Luc, lui, resta posté à une dizaine de mètres seulement. Son regard était obstinément fixé sur le moindre mouvement de mes lèvres.
— Alors, comment se passent les choses pour vous ici ? me demanda l'inspecteur d'un ton bienveillant.
Le logement de fonction vous convient toujours ?
Pas de difficultés particulières avec la famille ?
Vous me semblez un peu pâle aujourd'hui, fatigué… Vous vous nourrissez correctement au moins ?
J'ouvris la bouche. Ma gorge était aussi sèche que l'écorce d'un arbre. Les mots se bousculèrent dans ma tête : *Aidez-moi, je vous en supplie ! Ce sont des monstres. Il y a quelque chose qui est enveloppé dans une bâche sous le parterre de roses.*
Cet appel désespéré resta coincé au fond de ma gorge. Il m'eût pourtant suffi d'un simple moment de courage pour tout faire sauter, pour faire s'effondrer ce château de cartes maudit. Mais mes yeux terrorisés se posèrent à nouveau sur la silhouette de Luc. Je revis l'épaisseur de l'argile noire sous ma bêche. Je me rappelai la solitude crue de ma vie de chômeur. La misère noire de la rue qui m'attendait inévitablement si je perdais ce poste.
La lâcheté, cette vieille compagne fidèle qui ne m'avait jamais quitté, reprit définitivement le dessus.
— Tout va pour le mieux, Monsieur Vandamme, balbutiai-je d'une voix tremblante que je tentais vainement de raffermir. Le travail physique est parfois rude, mais les propriétaires sont d'une bonté infinie avec moi. Le logement sous les combles est parfait. Je suis… je suis profondément reconnaissant aux services du CPAS pour cette opportunité.
L'inspecteur nota soigneusement mes réponses sur un formulaire, visiblement satisfait de la réussite de sa mission de réinsertion.
— Parfait. C'est une excellente nouvelle pour nous tous. Continuez ce bon travail. Votre contrat sera officiellement renouvelé pour une année supplémentaire.
Il me tapa amicalement sur l'épaule et marcha vers la maison pour rejoindre la vieille qui l'attendait de pied ferme. En passant devant Luc, ce dernier lui adressa un signe de tête qui n'avait absolument rien d'amical. Il ressemblait plutôt au salut d'un bourreau complaisant envers un spectateur aveugle.
Je me remis à tailler les arbustes. Mes mains tremblaient si violemment que je manquai de me couper profondément les phalanges avec la lame acérée du sécateur.
J'avais définitivement scellé mon destin. J'avais choisi de rester, de mon plein gré, au cœur de ce repaire.

Une nuit d'encre, sans lune, était tombée, sous la menace d'un orage suspendu au-dessus des rochers.

Dans ma minuscule chambre, l'atmosphère saturée d'électricité statique rendait le sommeil impossible. Mon esprit bouillonnait, hanté par la métamorphose du visage de la vieille à la vue de la motarde revêtue de sa tenue d'infirmière. Elle l'avait scrutée. Son regard avait immédiatement viré à la glace. Elle avait considéré que l'attitude de la nouvelle ne correspondait pas au profil des autres filles envoyées par l'agence. Elle avait tout d'une intruse venue accomplir quelque chose qui semblait peu honnête.

Vers deux heures du matin, poussé par une intuition irrépressible, je pris une décision folle. J'avais appris, quelques mois auparavant en écoutant discrètement les conversations des maîtres des lieux, qu'une malle de voyage était entreposée dans les combles, dans une zone totalement désaffectée. Ce grenier était accessible par une échelle de meunier dissimulée derrière le placard du hall de nuit du premier étage. Je l'avais utilisée lors d'une inspection du toit à cause de fuites d'eau.
Je m'assis sur le bord de mon lit. J'enlevai mes bottes en caoutchouc et enfilai une paire de chaussons aux semelles souples. Ces pantoufles me garantissaient un silence absolu. Je me glissai hors de mon logement, ouvris la porte de la dépendance et traversai la petite passerelle qui reliait mon logement au bâtiment principal.
Parvenu à ce niveau de la maison, je montai les marches. J'évitais les lattes les plus usées pour atteindre le premier étage. Là, je me glissai dans le hall de nuit, ouvris silencieusement le placard et déployai l'échelle. Je gravis les échelons un à un et m'introduisis enfin sous la toiture.
Une chaleur étouffante créait une masse d'air irrespirable qui sentait la poussière et le vieux tissu. À l'aide d'une petite lampe de poche, j'inspectai l'immensité de la charpente. Au plafond, de vastes taches d'humidité nées des infiltrations de l'hiver évoquaient des masques de carnaval vénitien. Un liquide brunâtre suintait des fissures des murs. J'étais surtout incommodé par une odeur tenace de moisissure. Sous mon poids, le plancher émettait de légers craquements.
Par inadvertance, cherchant un appui pour enjamber une caisse en carton, je posai mes paumes sur les barreaux métalliques d'un lit d'enfant. Malgré la chaleur étouffante, le fer restait aussi froid qu'un outil de morgue. De vieilles tuyauteries traversaient l'espace. Elles jouaient au ventriloque. Elles émettaient des sifflements sinistres qui parvenaient à me faire frémir. La peur m'assaillit.
Après quelques minutes de recherche, je localisai enfin le coffre massif. Il était dissimulé par une bâche verte semblable en tout point à celle que j'avais essayé de déterrer dans le parterre de roses rouges.
Ce meuble de voyage n'appartenait manifestement pas à la famille. Une malle du siècle dernier, renforcée de cornières de fer forgé, reposait là. Elle portait encore les restes d'étiquettes à moitié arrachées par le temps.
Craignant d'être surpris, je sentais mes doigts se crisper.
Toutefois, j'arrivai à forcer la fermeture et à soulever le lourd couvercle. Ce dernier émit un craquement qui figea mon geste. Pendant quelque temps, je maintins mon corps à l'affût du moindre bruit. Rien ne bougea.
Alors que je poursuivais ma fouille en déplaçant des liasses de lettres, des rouleaux et des journaux datant de Mathusalem, mes ongles heurtèrent une cloison en contreplaqué. Il

s’agissait d’un double fond. Effectivement, en décollant délicatement la planchette, mon nez fut accueilli par un remugle qui se révéla bien distinct de celui de la poussière domestique. Je respirais un relent de naphtaline mêlé à une fragrance de violette fanée profondément écœurante.
Ce qui se dévoila alors sous mes doigts me frappa de stupeur. Une série de cahiers à couverture de toile noire y était alignée avec une régularité maniaque.
À côté de ces registres, une boîte plate en carton bouilli recelait un inventaire d'objets hétéroclites : une montre de dame en or dont le bracelet de cuir avait été sectionné à coups de ciseaux, une broche incrustée de faux diamants et un petit flacon de verre bleu cobalt dont l'étiquette avait été soigneusement grattée. C'étaient des trophées. Ils avaient appartenu à quelqu’un.
Mais à qui ?
Étaient-ce des preuves ?
Et des preuves de quoi ?
Je m’emparai du premier livret de la rangée. Je le recueillis délicatement entre mes paumes moites, craignant que le papier ne tombe en lambeaux. On avait utilisé de l’encre noire. L'écriture en cursive penchait vers la droite et se terminait par des boucles agressives. Je reconnus sans peine la graphie de la vieille, identifiant le tracé qu'elle utilisait pour rédiger mes fiches de paye.
Les premières pages, datées d’années écoulées, s’organisaient à la manière d’un tableau. J'ouvris d’autres cahiers. L’un d’eux décrivait des rancunes domestiques, derrière lesquelles se devinait le pire.
« Septembre. La grosse Ardennaise a commencé sa garde aujourd'hui. D’emblée, j’ai remarqué que son regard était celui de quelqu’un qui convoitait les bibelots anciens.
De son côté, mon mari prétendait que ce serait une voleuse. Elle a demandé pourquoi nous n'avions pas vendu les cadres anciens datant de 14/18. Au lieu de travailler, elle se pâmait devant les photographies des hommes morts à la guerre. »
Face à ces soupçons, Luc s'emporta.

Je me saisis d’un autre calepin.
« Février. Mathilde. Elle vient de l’école d’infirmières de Namur. À cause de sa formation, elle refuse de vider les pots de chambre. Elle dit que ce n'est pas indiqué dans son contrat. Elle est insolente et menace de faire un rapport au directeur. Mon mari n’en dort plus. Il fait des crises d'oppression. Nous l'avons invitée à retourner étudier les bonnes manières dans son établissement scolaire. »
Luc lui a promis de la conduire à l’arrêt du bus.

Je suffoquais. Je sautai des pages entières, celles consacrées à des recettes de confitures pour poursuivre ma lecture.
« Juin. Sophie m’énerve. Elle a trouvé la clé de mon secrétaire dans la doublure de mon manteau. Elle a vu les flacons bleus. Un dimanche, elle m’a demandé d’appeler le médecin de garde car elle trouvait que le pouls de mon mari ralentissait. Une folle. Luc l'a surprise en train de téléphoner en utilisant le fixe. »
Il a coupé le fil.

Je passai rapidement au cahier dont la date était la plus récente. Je tombai sur le passage qui concernait Clara.
« Août. La nouvelle garde-malade s'appelle Clara. Un regard insupportable de certitude. Une fille dangereuse. Elle pensait soigner mon homme avec ses fioles de pharmacie moderne et ses sourires d'ange. Lui n'aime pas les anges, ni les leçons de morale des gens qui n'appartiennent pas à la famille. Il préfère qu'on le serve à genoux, sans poser de stupides questions sur son passé. Nous avons fêté son départ autour d'un bon repas. Elle est partie sans ses vêtements. Ils ont flambé dans la chaudière à mazout. Mon époux raconte avec beaucoup d'esprit que désormais, elle voyage léger. Le jardinier n'a rien vu, trop bête, trop lâche, préoccupé par ses dettes. Nous le tenons par son besoin d'argent. »
Luc s'est occupé de tout.

Clara. Ce prénom me fit l'effet d'un coup de poignard. Clara était aussi celui de la fille qui figurait en lettres capitales à la une du journal « L'Avenir ». Je l'avais trouvé coincé derrière l'établi dans la remise. L'article rapportait qu'une jeune femme de vingt-quatre ans avait mystérieusement disparu sans laisser de trace dans la région de Huy. La photo de la disparue présentait une similitude physique troublante avec la motarde : les mêmes pommettes hautes, la même droiture du nez, une expression particulière dans le regard.
Mais alors, qui était cette motarde qui s'était présentée pour soigner le vieux ?
Cette nouvelle venue n'était manifestement pas arrivée ici par l'effet d'un simple hasard bureaucratique ou d'une affectation de routine de l'office wallon de l'emploi. Elle n'était pas là pour assister le mourant.
Ces détails confirmaient-ils une évidence ?
Était-elle une proche parente de la Clara disparue ?
Soudain, un raclement de gorge se fit entendre au bas de l'échelle. Je coupai instantanément ma lampe de poche. Noir absolu. Une respiration irrégulière monta de la trappe.
C'était Luc. Je reconnus l'odeur de sciure qui l'accompagnait toujours. Je me tapis contre la malle. Mon cœur cognait dans mes tempes. Je retins mon souffle jusqu'à la suffocation. Il resta là, immobile.
Avait-il entendu un mouvement suspect ?
Faisait-il simplement sa ronde de nuit ?
Après un temps qui me parut interminable, il s'éloigna. Le soulagement me fit presque défaillir.
Je remis la planchette en place avec précaution, refermai le lourd couvercle de la malle et replaçai la bâche verte pour effacer toute trace de mon passage. Je descendis l'échelle et me glissai à travers le couloir du premier étage. En passant devant la chambre de la nouvelle infirmière, je remarquai un mince trait de lumière sous sa porte. Elle ne dormait pas. Elle attendait.
Quoi ?
Qui ?
Je traversai la passerelle et regagnai mon logement. Je m'allongeai sur mon lit, fixant le vide. L'orage éclata enfin. De grands éclairs rougeâtres illuminaient la pièce à intervalles réguliers. Ils étaient suivis du fracas assourdissant du tonnerre.
Un piège s'apprêtait-il à se refermer sur cette famille ?

Une chose était sûre : je ne pouvais plus me contenter d'obéir aveuglément aux ordres et de me taire pour sauver ma peau. La fille qui ressemblait tellement à Clara était entrée dans la place. Elle paraissait prête au combat, habitée par une volonté farouche. Le domaine allait devenir le théâtre d'un affrontement inévitable.

Au matin, la tempête s'était calmée. Elle laissait place à une brume épaisse qui montait de la Meuse et enveloppait les grands sapins. J'étais descendu tôt pour commencer ma journée. En passant près de la remise, je vis la porte grande ouverte. Luc n'était pas là. Sa hache non plus. Je me dirigeai vers le parterre de roses rouges.
Soudain, une silhouette émergea du brouillard.
La motarde ! Elle avait abandonné sa combinaison de cuir pour une simple veste de toile noire. Ses mains étaient enfoncées dans ses poches et son visage affichait une mine hargneuse. Elle s'arrêta à ma hauteur, plongeant son regard d'acier directement dans le mien.
— Vous saviez, n'est-ce pas ? me dit-elle d'une voix qui vibrait d'une haine contenue. Vous saviez. Vous avez vu la bâche. Et vous n'avez rien dit.
Je baissai les yeux, incapable de soutenir son regard.
La honte me brûlait les joues.
— J'avais peur, murmurai-je. J'ai des dettes… je n'avais nulle part où aller. Les huissiers me harcèlent.
Elle laissa échapper un rire amer qui se perdit dans la brume.
— La peur est une excuse de lâche. Mais aujourd'hui, vous allez devoir choisir. Luc est dans la maison. Il attend que la vieille lui donne le signal. La tisane empoisonnée est déjà prête sur la table de la cuisine.
Alors dites-moi, jardinier… Qu'est-ce que vous allez faire de votre pelle et de votre silence ? Allez-vous creuser un nouveau trou ?
Elle n'attendit pas ma réponse. Elle tourna les talons et monta les marches du perron et poussa la lourde porte sans frapper. Le battant resta entrouvert derrière elle. Je restai planté là, dans la boue, le manche de ma pelle serré dans les mains. Le choix était là, devant moi, d'une cruauté absolue. J'avais un pied dans ma culpabilité passée, prisonnier de ma servitude et de mes craintes, et l'autre déjà prêt à bondir pour faire enfin ce qui était juste.

Du vestibule s'échappa une fumée épaisse. Des cris aigus se dégageaient de l'étage, aussitôt suivis d'un bruit sourd : celui d'une hache.
Horrifié, je tentai de me précipiter vers le bâtiment. J'étais bloqué. Une de mes bottes en caoutchouc s'était enfoncée dans la terre détrempée par l'orage.
Je compris que quelque chose venait de basculer. La demeure était en feu. D'une démarche claudicante et précipitée, j'arrivai devant les marches sans même sentir le froid sous mon pied nu.
L'un était chaussé, marqué par des années à avancer sans jamais regarder derrière moi. L'autre nu se retrouvait face à un incendie.

Chaque boitillement pressé avait déterré mes souvenirs : les silences trop longtemps gardés, ces vérités qu'on croit enfouies et qui finissent toujours par refaire surface.

Dans la vallée, les sirènes déchiraient le calme de la vallée. Les éclats bleus des gyrophares zébraient l'eau grise de la Meuse.
Je compris alors que cette nuit allait décider de mon sort.
Un homme qui avouera.
Un homme qui niera.
Ou un homme qui devra regarder la vérité en face.
Le glas venait de sonner.